

en ces temps-là...



Il est émouvant, pour un grand ancien, de lire dans « L'Ancre d'Or », ou de voir, de temps à autre, à la télévision, la vie que mènent nos héritiers, jeunes marsouins et bigors, dans le nord du Tchad. Malgré leurs équipements, leurs matériels élaborés, leur existence est rude sous le soleil tropical.

Et pourtant, que penseraient-ils, s'ils étaient transportés quelque cinquante ans en arrière, dans ces régions, alors récemment pacifiées, du Borkou - Ennedi - Tibesti. Ils auraient du mal à imaginer quelle fut la vie de leurs prédécesseurs d'avant 1939, à une époque où la motorisation était encore inconnue (1) et où régnait le dromadaire, sans lequel rien n'eut été possible.

Savent-ils, par exemple, qu'un sous-lieutenant, embarqué à Bordeaux le 3 mai 1933, « baraquerait » sur la place « blanche » de Faya, non encore rebaptisée Largeau, le 15 août, soit près de trois mois et demi plus tard, via Pointe-Noire, Brazzaville, Zinga, Bangui, Fort-Archimbaud, Am-Timani, Abéché, Biltine, Oum-Chalouba.

Peut-être seraient-ils intéressés par l'évocation rapide de quelques semaines d'expédition, dure et intense, menées en mai-juin 1934 par ce jeune officier.

« EN ces temps-là », le B.E.T. était, déjà, le bouclier du Tchad en face de la Tripolitaine italienne. Les renseignements allaient bon train dans les deux sens et les Fezzanais réfugiés ne manquaient pas de rapporter les « rodомontades » de nos voisins de Koufra et autres lieux.

Un beau matin de mars 1934, arriva à Faya, à pied, un Toubou porteur de sa lance et de sa guerba, qui pensait obtenir une récompense en venant signaler un raid auto de Koufra sur la

région d'Ouri. Sur trois voitures italiennes parties de Koufra, passant par le puits de Sarra, l'une était parvenue au lieu dit Ouri, au débouché de l'enneri (2) Fodhom. Les occupants avaient déclaré, aux deux ou trois toubous rencontrés, que le Tibesti leur appartenait, qu'ils seraient bientôt à Faya puis à Fort-Lamy.

Les informations furent reçues avec un vif intérêt et compte rendu fut adressé par la voie télégraphique à Fort-Lamy. Quelques semaines passèrent pendant que les télégrammes remontaient vers Paris (3) et en redescendaient sous la forme d'un ordre brutal : matérialiser d'urgence la frontière Tchad-Tripolitaine, par l'installation de nouveaux postes au plus près de cette frontière : Guezenti, Ouri, et, je crois, Tis Agoza.

On était fin avril. Le Groupe Nomade du Borkou « refaisait ses bosses » au sud d'Oum-Chalouba, pratiquement sans possibilité d'intervention. Il fallait se « débrouiller ».

Aux ordres du sous-lieutenant, une expédition fut rapidement mise sur pied : un groupe de combat commandé par le sergent F., quelques garde-cercles dont un guide, un convoi important de dromadaires, devant transporter, outre les matériels du futur poste d'Ouri (4), des ravitaillements du groupe de combat pour six mois. Une cinquantaine de bellahs accompagnaient le convoi, chargés des dromadaires. Faute de temps, une centaine de guerbas furent réquisitionnées, lesquelles ajoutées à quelques tonnelets devaient, en principe, suffire au ravitaillement en eau.

Dans les premiers jours de mai, le convoi s'ébranlait et, à travers l'immense éboulis de rochers ensablés situé au nord de Faya, parvenait en huit jours à Gouro, notre dernier poste, occupé par le sergent-chef P. et son groupe de combat. Puis, il

(2) Enneri : mot toubou pour oued.

(3) Les négociations Laval-Mussolini débutaient ou allaient débiter.

(4) Ou de Tohon si l'on ne retrouvait pas d'eau à Ouri.

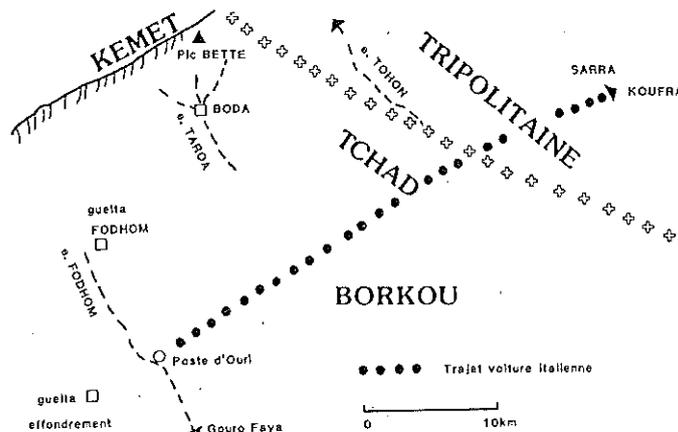
(1) La première voiture automobile arriva à Faya dans l'hiver 1935-1936.

fallut traverser les zones montagneuses du Tibesti, descendant de l'Ehi-Koussi, et de la chaîne des Tarsos. La chaleur était extrême, les bêtes réquisitionnées souffraient énormément, la soif était constante. Les étapes se faisaient d'une cinquantaine de kilomètres en moyenne, principalement de nuit. On arrivait à une soixantaine de kilomètres d'Ouri, quand, dans la nuit, deux dromadaires tonnelets « dévissèrent » dans un ravin. Et la belle eau disparut. Les guerbas de réquisition, de mauvaise qualité, ne gardaient pas l'eau. Il ne restait plus qu'une cinquantaine de litres d'eau pour tout le monde.

Dans ces conditions, le jeune officier décida de poursuivre sans arrêt jusqu'à Ouri. A l'aube, pas de distribution d'eau. Deux tirailleurs, rendus fous par la soif, sortirent leurs coupe-coupe pour en réclamer. Il fallut les maîtriser et les ligoter, écumant de rage, sur des dromadaires. Vers 11 h, le convoi exténué pénétrait dans la cuvette d'Ouri, noyé dans une brume épaisse de chaleur d'où jaillissaient soudain d'immenses et fantomatiques cathédrales de grès. A midi, il parvenait dans le lit de l'enneri Fodhom, au débouché du massif, non loin de l'endroit présumé de la guelta.

Le choix de l'emplacement du poste était fait aussitôt sur une éminence commandant l'entrée de la gorge et le lit de l'enneri. Un quart d'eau était distribué aux hommes y compris aux deux tirailleurs, attachés à un thala.

Immédiatement, le sous-lieutenant repartait avec des guerbas et quelques gardes, s'enfonçait dans les gorges profondes et étroites de l'enneri Fodhom, devait abandonner ses dromadaires devant des éboulis infranchissables pour eux, et, dans l'après-midi, arrivait à son but : hélas, un peu de sable mouillé sous les roches ; en creusant on pouvait enfin recueillir un peu d'eau dans des quarts et remplir deux ou trois guerbas. Retour à la nuit dans un état d'épuisement total.

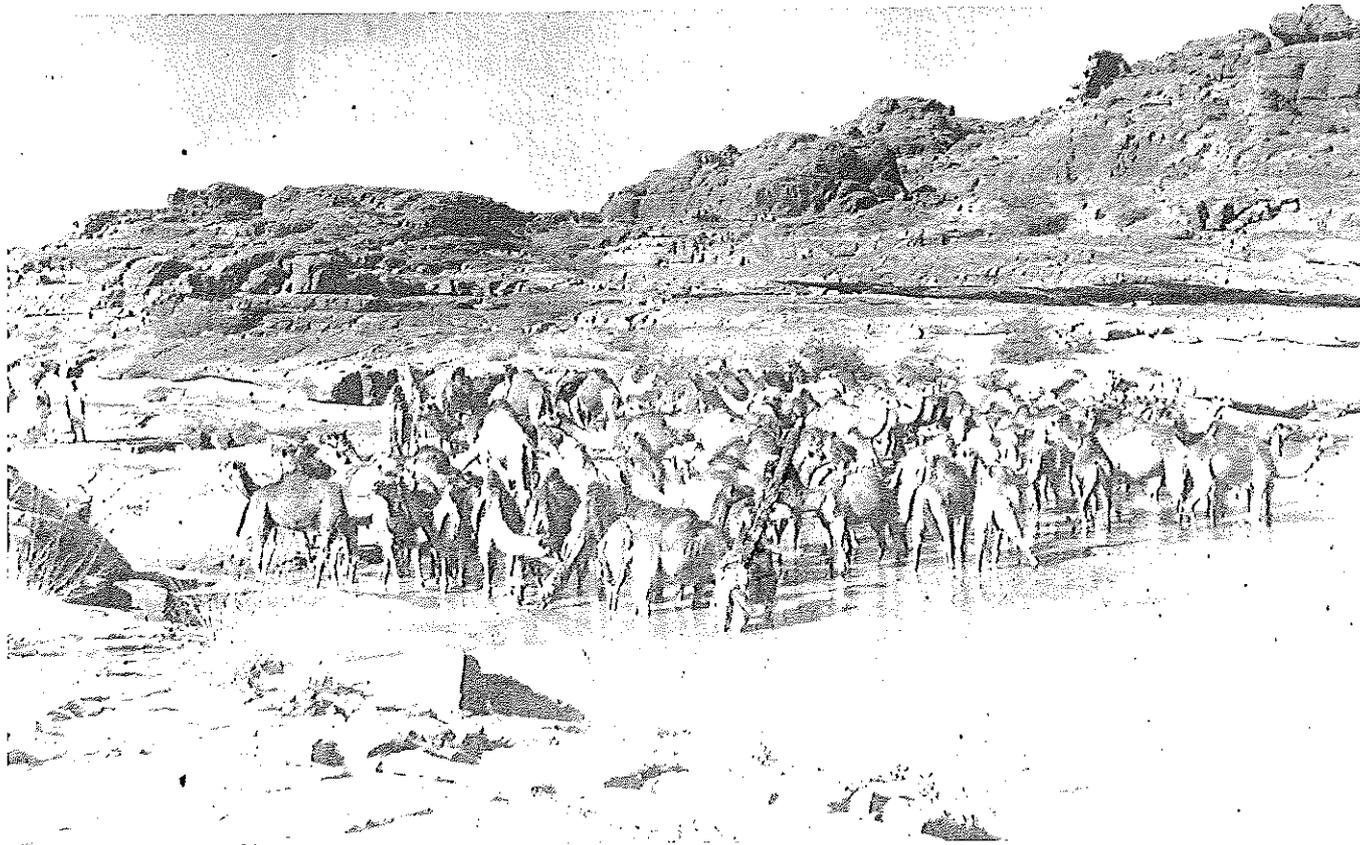


Que faire ? Sans doute continuer sur Tohon en espérant qu'il y aurait un peu d'eau, mais n'était-ce pas au-delà de la frontière ?

Vers minuit on réveille le sous-lieutenant ; un toubou d'une soixantaine d'années s'est présenté, attiré par nos feux. Un long palabre commence. Des cadeaux sont faits : sucre, thé, écus. Finalement il dit connaître une guelta importante à quelques kilomètres en montagne, qui n'a jamais été touchée depuis qu'elle a été remplie par des orages... onze ans plus tôt.

A 5 h, toutes les bêtes du convoi repartent, déchargées des impedimenta. Après quelques heures d'escalade vertigineuse, où il faut pousser un par un les dromadaires à la croupe, en les soulevant, pour les faire grimper, on parvient à un colossal effondrement. Au fond, dominée par des parois rocheuses de 3 à 400 m, la guelta.

Guelta.





Au nord Tchad.

Les hommes descendent comme ils peuvent ; une extraordinaire piscine souterraine de plusieurs centaines de mètres cubes d'eau pure et glacée, enfouie sous le roc. Pendant des heures, on fait la chaîne pour remonter les guerbas pleines, abreuver les dromadaires dans des «délous» jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus, remplir les quelques tonnelets... Retour, toujours acrobatique, et, à la nuit, on rejoint le « poste » dont les fondations – en pierre sèches – ont été entreprises par le sergent F. et son groupe de combat. Tout le monde s'écroule, épuisé de fatigue. Vers 3 h du matin, le « miracle ». Du ciel tombent des trombes d'eau, les premières depuis de longues années, trombes d'eau qui persistent pendant 24 heures et, soudain, des flots bourbeux dévalent dans le lit de l'enneri Fodhom, ce qui faisait partie de la légende Toubou, car personne, jusque-là ne l'avait vu couler. Le problème majeur du poste était réglé pour des années : l'eau.

Le convoi, sauf les montures du sous-lieutenant et des gardes, était aussitôt réexpédié sur Gouro et Faya, avec un premier compte-rendu... rassurant.

La suite vaut moins la peine d'être racontée : levé topographique de la cuvette d'Ouri ; choix et balisage d'une piste d'avions, qui sera utilisée l'hiver suivant par un ou deux Potez-TOE, courageux ; reconnaissance et levé des paturages et des points d'eau dans un rayon d'une trentaine de kilomètres.

Pour finir, relevé des traces de la voiture italienne, qui, effectivement – était parvenue à Ouri, en direction du puits de Sarra. Au cours de cette randonnée de plusieurs jours accomplie par l'officier et un seul guide, Tohon et l'enneri Tohon furent déterminés avec précision : situés largement en territoire tripolitain italien. Quelle belle revanche de se « promener » incognito, quelques jours, sur la piste de Sarra, chez nos « amis ».

La reconnaissance du point d'eau de Boda, sur les flancs de l'Ehi Bette, un sommet de la chaîne du Kemet, marque, pour le jeune officier, un instant de répit, et de rêve. Après trois heures à chameau, trois heures d'escalade ardue à pied, on arrive à Boda, où l'Oued Taroa se divise en trois branches. Il sourd un filet d'eau qui se perd rapidement, non sans avoir laissé une petite zone de végétation...

Un Toubou (5) s'y est installé avec sa femme et deux enfants, et y a créé un jardin avec du mil et un beau carré de petites tomates dont le sous-lieutenant se régala, avant de ramper au long de corniches, avec le Toubou, pour découvrir de merveilleuses peintures rupestres qu'il était certainement le premier européen à admirer.

LE retour du sous-lieutenant et de ses gardes, dans la deuxième quinzaine de juin, avec des bêtes épuisées, fut effectué à pied, à la moyenne de 70 ou 80 km par jour. La nuit précédant le retour à Faya, un garde fut dépêché pour prévenir de l'arrivée du détachement. Celui-ci parvenait dans les derniers rochers surplombant la palmeraie quand arriva, à vive allure, un garde cercle apportant un sac de courrier (lettres et journaux datant de 3 à 5 mois) et une quinzaine de kilos de légumes frais. Halte aussitôt et le sous-lieutenant, à la maigre ombre d'un thala, parcourait son courrier en avalant les légumes hâtivement cuits, dans la cuvette « à tout faire ».

Puis tout le monde à chameau – ils pouvaient faire cet ultime effort – et arrivée au grand trot, à Faya, sur la place « blanche » sous les « youyou » de ces dames.

Général DEYSSON.

(5) Lorsque le G.N. Borkou montera dans l'hiver 1934-1935, il sera reconnu et grièvement blessé par un goumier du G.N., dont il avait tué le frère quelques années auparavant : d'où ce refuge plus que discret sur les flancs du Kemet.

Place du marché à Faya.

